



HOLLANDA

TEXTE/INTERPRETATION/MISE EN SCÈNE AVILDSEEN BHEEKHOO

COLLABORATIONS :

DIRECTION D'ACTEUR - EDOXI LIONELLE GNOULA
TRAVAIL DU CORPS - LUCÍA GARCÍA PULLÉS
CONSEILS DRAMATURGIQUES - YOUNESS ANZANE
VIDÉO - FANNY FORTAGE
SON - HARRY CLUNET-FARLOW
LUMIÈRES - NOÉMIE VISCÉRAA

CONCEPT.

HOLLANDA est un spectacle solo structuré comme une dramaturgie cyclonique.

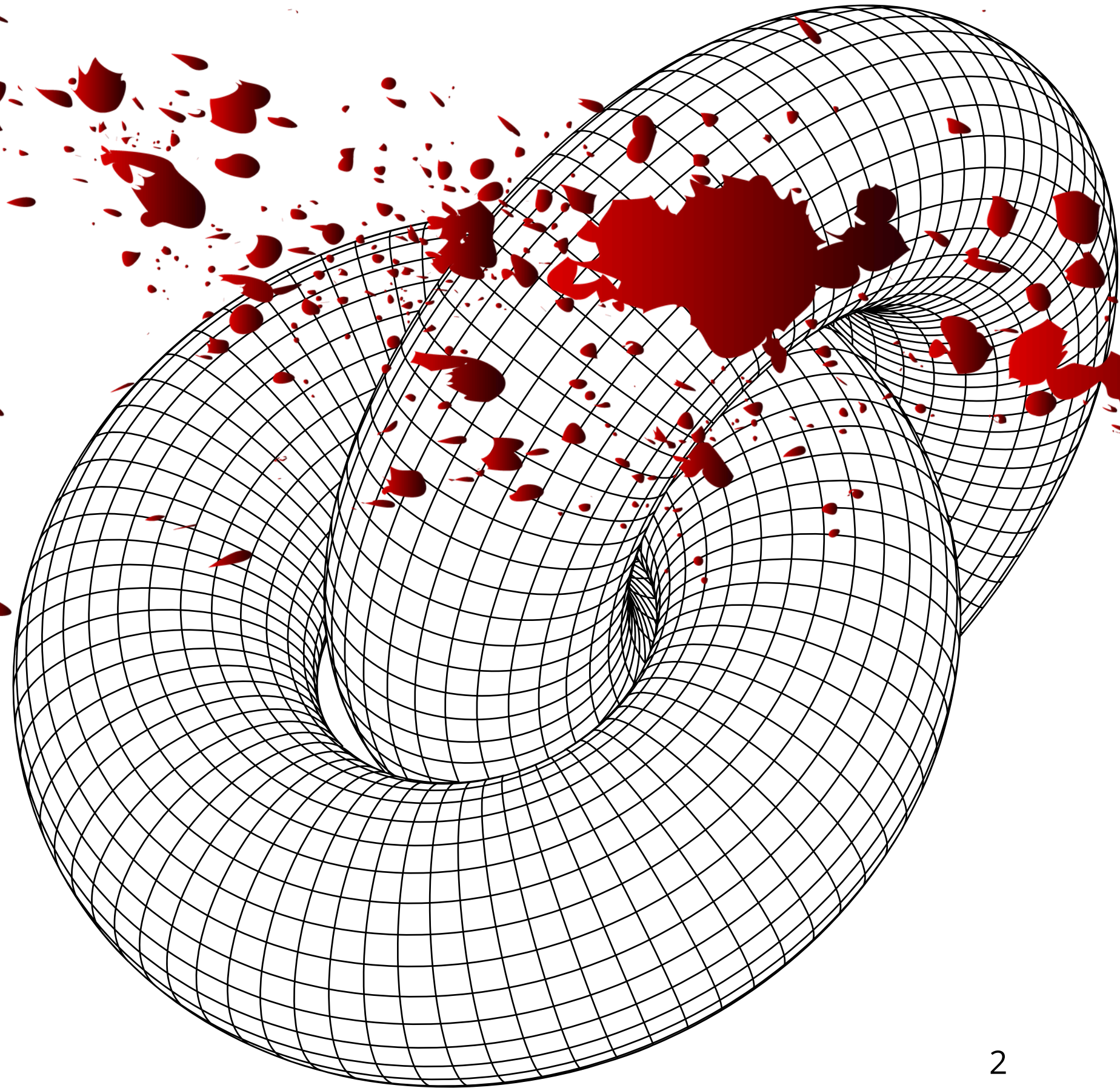
La pièce s'ouvre sur une conférence. Un artiste se tient face au public et présente l'île Maurice : son histoire, ses mythes, son image de paradis tropical. Le ton est maîtrisé, presque didactique. Le récit semble familier, formaté, acceptable. Mais très vite, quelque chose commence à dérailler.

La structure se déstabilise. L'artiste perd le contrôle du récit. La conférence se dissout en une tempête d'images, de sons et d'interruptions. Des fragments de mémoire, de médias, de mythologie et de désir commencent à circuler. Sur scène, un environnement médiatique fragmenté émerge : de multiples téléviseurs à tube cathodique, des paysages sonores dissonants et la présence d'une figure oraculaire issue de l'IA (Delishia) – une entité numérique qui guide, manipule et se nourrit de la vulnérabilité de l'interprète.

À mesure que la tempête s'intensifie, différents registres vont s'entrechoquer. Ce qui commence comme une représentation contrôlée d'une île révèle peu à peu ce qui se cache en dessous : violence, honte, répression et distorsion.

Au centre se trouve l'œil du cyclone – un calme soudain, presque surnaturel. C'est là que la confession a lieu. Un moment où l'interprète sort des récits construits et expose les mensonges qui les ont rendus possibles.

HOLLANDA, plutôt que de raconter une histoire, en démantèle une.



INTENTION ARTISTIQUE.

HOLLANDA explore la manière dont le désir, la peur et les récits collectifs prennent forme dans une société insulaire marquée par le silence, les non-dits et les héritages culturels contradictoires.

Ayant grandi à l'île Maurice, certains sujets restaient rarement formulés ouvertement. La famille, la religion et les normes sociales imposaient une forte idée de la respectabilité et du contrôle de soi. Pourtant, ce qui ne peut être nommé ne disparaît pas ; cela se transforme, circule autrement et ressurgit à travers les mythes, les rumeurs ou les paniques collectives.

Au centre du spectacle apparaît la figure de Touni Minwi, une créature nocturne issue d'un véritable épisode de paranoïa collective survenu à Maurice après le passage du cyclone Hollanda en 1994. À travers ce mythe populaire, la pièce interroge la manière dont une société projette ses peurs, ses fantasmes et ses tensions sur des figures invisibles ou monstrueuses.

HOLLANDA s'intéresse également à l'expérience de grandir entre plusieurs réalités contradictoires : le besoin d'appartenir à un groupe, la pression de se conformer à certaines images de réussite ou de normalité, et la nécessité de dissimuler certaines parts de soi pour survivre socialement.

La performance se construit comme une traversée fragmentée où se mêlent souvenirs, télévision, rumeurs, culture populaire, archives intimes et paysages mentaux. Le spectacle ne cherche pas à raconter une histoire linéaire, mais à faire émerger des états émotionnels, des contradictions et des images persistantes.

À travers cette dramaturgie "cyclonique", HOLLANDA questionne la manière dont les récits collectifs façonnent les corps, les identités et les imaginaires, et comment il devient possible – ou non – de se reconstruire au milieu du chaos.



FORME ET DRAMATURGIE.

HOLLANDA fonctionne selon une logique de zapping.

L'interprète devient une antenne prise dans les vents d'un cyclone, captant et canalisant des fragments issus de différentes temporalités – passé, présent, futurs hypothétiques. Voix, images et récits s'entrechoquent sans crier gare, à l'instar de fréquences qui se croisent. La dramaturgie est délibérément non linéaire. Elle ne vise pas à être comprise de manière rationnelle, mais à être ressentie, accumulée, gravée dans les esprits.

Plutôt que de raconter une histoire, la pièce construit une saturation d'images :

- le mélodrame des telenovelas
- les séries télévisées indiennes et les fantasmes de Bollywood
- la culture du football et les rituels masculins
- les dynamiques familiales façonnées par le silence et le contrôle
- la honte coloniale et la politique de la respectabilité
- la culture numérique et l'identité performative

Ces éléments ne sont pas cités comme des références, mais comme des forces actives qui façonnent le corps sur scène. L'interprète passe constamment d'un registre à l'autre : narrateur, influenceur, enfant, mythe, corps sous surveillance.

La scène devient un paysage médiatique chaotique, où fiction et réalité se contaminent mutuellement jusqu'à devenir indiscernables.





CONTEXT.

En février 1994, l'un des cyclones les plus destructeurs de l'histoire de l'île Maurice – Hollanda – s'est abattu sur l'île. Des régions entières se sont retrouvées sans électricité pendant plusieurs jours, plongeant la population dans l'obscurité et l'isolement la nuit venue.

Au cours de cette panne d'électricité, une panique collective s'est emparée de la population.

Des rumeurs ont commencé à circuler au sujet d'une créature connue sous le nom de Touni Minwi – littéralement « nu à minuit ». Décrit comme un homme hypersexuel recouvert d'huile ou une figure ressemblant à un loup, on disait qu'il errait la nuit, attaquant les femmes et appelant aux portes des maisons pour annoncer son arrivée.

La peur s'est rapidement intensifiée. Les gens ont cessé de sortir de chez eux à la tombée de la nuit. Des groupes d'hommes ivres se sont formés pour chasser la créature. Des animaux ont été tués dans la confusion. Les tensions entre les communautés se sont intensifiées, alimentées par la suspicion et des récits racialisés sur l'identité de ce « monstre ».

Lorsque l'électricité a été rétablie, la créature a disparu.

Le mythe de Touni Minwi reste un exemple frappant de la façon dont la peur, les médias, la sexualité et l'imaginaire collectif peuvent se confondre – et de la manière dont une société superstitieuse, en l'absence de lumière, commence à projeter ses angoisses sur un corps.



Avildseen Bheekhoo – Interprétation, écriture, mise en scène

■ Originaire de l'île Maurice, longtemps messin et désormais installé à Marseille, Avildseen Bheekhoo explore les frontières entre réalité et fiction. Fondateur de HEADS UP Entertainment, il développe des projets qui interrogent l'identité, la mémoire et le multiculturalisme, tout en recherchant des formats immersifs et interactifs pour impliquer le public. S'appuyant sur son expérience dans les arts numériques et la scène, son travail allie une sensibilité artistique à une approche critique des récits personnels et collectifs.

Gnoula Lionelle Edoxi – Coach d'art dramatique, voix de Delishia

Artiste multidisciplinaire originaire du Burkina Faso, Gnoula Lionelle Edoxi s'est imposée comme actrice, metteuse en scène et autrice sur les scènes nationales et internationales. Formée au Théâtre de la Fraternité au Burkina Faso, elle a mené une riche carrière à travers de nombreuses collaborations artistiques tout en dirigeant sa propre compagnie. Sa profonde compréhension de la narration scénique et de la direction d'acteurs, combinée à son expérience de la performance en solo, apporte une profondeur unique au projet.

Lucía García Pullés – Chorégraphe

Lucía García Pullés est une danseuse et chorégraphe argentine basée en France. Diplômée en composition chorégraphique, elle développe une pratique artistique où le corps dialogue avec la littérature, le théâtre et le son. Elle a collaboré avec des artistes de renom en Amérique latine et en Europe, et son travail explore les thèmes de l'identité et de la transformation. Dans le cadre de ce projet, elle met son expertise au service de l'incarnation des tensions internes, entre mémoire et imagination.

Youness Anzane – Conseils dramaturgiques

Dramaturge et conseiller artistique, Youness Anzane collabore régulièrement avec des metteurs en scène, des chorégraphes et de grandes institutions culturelles à travers l'Europe et au-delà. Son travail se concentre sur l'écriture et la structuration de récits complexes, abordant souvent des thèmes universels tels que l'identité et la mémoire. Son expérience dans les domaines du théâtre, de l'opéra et de la danse renforce la cohérence dramaturgique et l'impact du projet.

ENTER.black – Scénographie immersive et vidéo

Composé de Fanny Fortage et Harry Clunet-Farlow, ENTER.black est un collectif spécialisé dans les installations multisensorielles et les expériences immersives. Leur travail combine technologie, art et pratiques respectueuses de l'environnement pour créer des scénographies modulaires et innovantes. Grâce à l'interactivité et à la création d'environnements visuels immersifs, ils enrichissent l'expérience du public tout en s'inscrivant dans des réflexions contemporaines sur les pratiques artistiques.

HEADS UP crée des situations en direct où la fiction s’immisce dans la réalité et où la réalité entre volontiers dans le jeu.

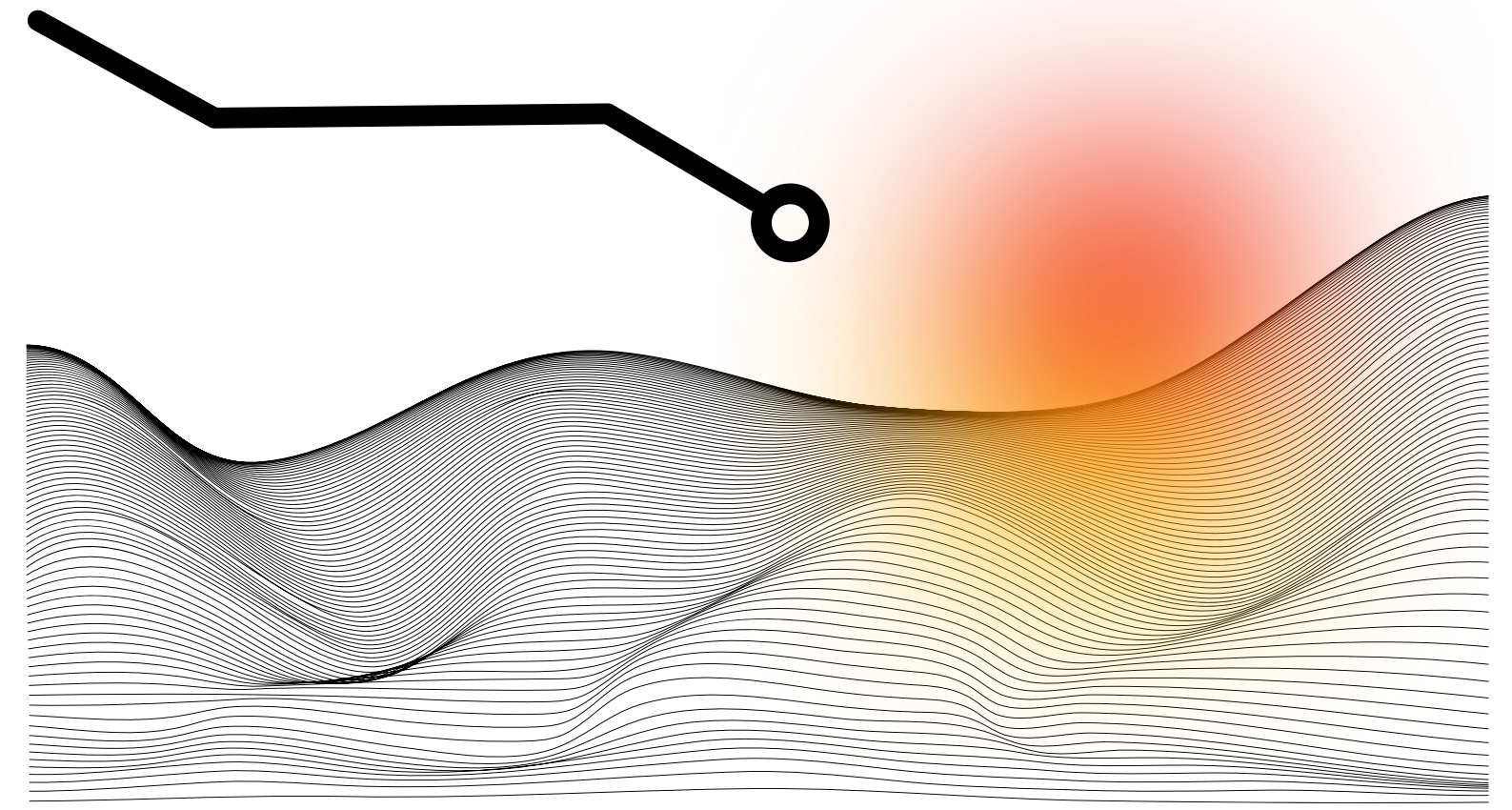
La compagnie développe des performances participatives, des installations et des rituels sociaux qui invitent le public à pénétrer dans des univers construits – non pas en tant que spectateurs, mais en tant qu’habitants temporaires. Ces œuvres s’inspirent du cinéma, de la télévision, de la culture populaire, des archives et de la mémoire collective, mais les transforment en expériences vécues et partagées où les corps, les voix, la nourriture, les objets et l’espace remplacent l’écran.

Plutôt que de présenter des histoires, HEADS UP construit des environnements où les gens se retrouvent à jouer, à négocier et à réinventer leur propre place au sein d’un récit. Chaque projet devient un espace où la réalité sociale entre en collision avec la fiction mise en scène, où les participants oscillent entre croire et faire semblant, observer et agir.

L’insularité, la migration, l’influence des médias et les imaginaires postcoloniaux sont des thèmes récurrents dans cette pratique. Qu’il s’agisse de travailler avec des jeunes dans des quartiers prioritaires, de redonner vie à des genres cinématographiques oubliés ou d’explorer les mythes mauriciens à travers des formes théâtrales hybrides, le travail est profondément axé sur le processus et ancré dans des rencontres avec des communautés et des lieux spécifiques.

HEADS UP s’intéresse à la manière dont les fantasmes collectifs façonnent les comportements, dont les archives deviennent un matériau vivant et dont des cadres artistiques temporaires peuvent créer de nouvelles formes de rassemblement.

À travers des spectacles, des formats participatifs et des projets de recherche, la compagnie conçoit des espaces où le public ne se contente pas de « consommer » une œuvre, mais entre collectivement dans une réalité parallèle – une réalité qui semble étrangement familière, légèrement décalée et intensément vivante.



PRODUCTION.

avildseen.bheekhoo@gmail.com

+33 6 29 27 25 24

PRESSE [FRENCH]

Tageblatt / Politik Lokal Meinung ▼ International Wirtschaft Sport ▼ Kultur

Teilen



Mauricien installé en France, Avildseen Bheekhoo faisait partie des six artistes prometteurs retenus pour l'édition 2024 du TalentLab des Théâtres de la ville de Luxembourg qui vient de s'achever. Pendant dix jours, il a pu poursuivre son exploration esthétique de la rumeur d'un loup-garou sévissant après le passage du cyclone Hollanda en 1994 sur son île de naissance. Cas particulier d'une réponse culturelle à une catastrophe naturelle.

Le cas est tellement étonnant qu'il a fini par intéresser les scientifiques. Deux historiens et deux géographes d'universités anglo-saxonnes se sont penchés sur les ravages supposés qu'un loup-garou aurait fait en février 1994, à l'île Maurice, dans les jours qui ont suivi le passage d'un cyclone dévastateur baptisé Hollanda. La rumeur a circulé alors que la population ne disposait plus d'électricité. Elle prétendait qu'un loup-garou, baptisé „Touni minuit“ – nu à minuit en créole –, entrait subrepticement la nuit dans les maisons pour s'en prendre aux femmes. Ce qui a intéressé les chercheurs, c'était de comptabiliser cette réaction comme l'une des réponses culturelles à une catastrophe naturelle. Plutôt que de classer cet événement comme un épisode d'hystérie de masse, ils préféraient l'inscrire dans un schéma plus large d'expériences et de réponses culturelles aux cyclones, rappelant que même l'identification d'un événement comme catastrophe est culturelle. Ils plaçaient la légende du loup-garou à la suite de la composition de morceaux de sega, la musique traditionnelle mauricienne, créés après les cyclones de 1960 et 1975, et soulignaient l'usage récurrent du cyclone dans la vie littéraire et intellectuelle de l'île. Avildseen Bheekhoo, 33 ans, est le prochain artiste mauricien sur la liste.

Tageblatt / Politik Lokal Meinung ▼ International Wirtschaft Sport ▼ Kultur

Teilen



Un racisme latent

C'est lors d'une discussion avec sa mère que le dramaturge, Avildseen Bheekhoo, a redécouvert l'effroi qui a saisi toute une île en 1994. Un nouveau cyclone venait de frapper, et sa mère lui dit qu'il se rapprochait, comparé aux précédents, de l'intensité de son cousin Hollanda, qui avait frappé trois décennies plus tôt. Le jeune homme n'avait que trois ans à l'époque du cyclone, mais au moment du coup de fil, il a eu la proposition de participer à un laboratoire baptisé „Emergence des Suds“, où il s'agissait de raconter des histoires intimes liées à sa terre d'origine. Lui qui en quittant l'île Maurice à 19 ans, pour s'installer à Metz, pensait l'avoir définitivement mise derrière lui, s'est finalement attelé à trouver ce qu'il pouvait en dire à la lumière de cette histoire d'un loup-garou née après le passage de Hollanda.

Pour lui, et cela les chercheurs ne le relèvent pas, l'histoire a ses relents racistes. Le loup-garou était une personne noire, sans le dire, un sorcier malgache qui se transformait en chien ou chat le soir, se badigeonnant d'huile pour être insaisissable et n'agressant que les femmes hindoues et les femmes musulmanes. Il est bien placé pour y voir la figure du bouc émissaire, puisque fils d'un père hindou – et d'une mère catholique –, il a toujours assisté à des tensions raciales et au sentiment de supériorité des hindous sur les anciens esclaves. Ce racisme latent est une des raisons pour lesquelles il est parti. „L'image de la carte postale où tout le monde sourit, s'entend, est fausse“, observe-t-il. „Elle est lourde à porter, et à force de sourire, on a réprimé beaucoup de choses, dans le sens de la sexualité notamment.“ On peut imaginer que cette histoire de loup-garou a permis de couvrir des viols, des rapports incestueux, et autres pratiques non avouables. Ou alors qu'en fait, ce fut l'œuvre des cambrioleurs, les gens fuyant devant ce loup-garou qui souvent prévenait au téléphone de son arrivée. En tout cas, pour l'artiste, le loup-garou doit pouvoir servir de prétexte pour faire volet en éclats cette image idyllique et regarder un peu à l'intérieur, dans cette île où des personnes venues du Mozambique, de Chine,

Teilen



d'Inde et de Madagascar cohabitent, mais où les Hindous ont repris les rôles des colonisateurs. Il y a urgence, car le temps presse.

A travers le spectacle qu'il prépare, en effet, il n'entend pas seulement parler de racisme mais aussi d'écologie, et d'une espèce d'apathie de la société mauricienne face au destin de la montée des eaux. „L'écologie, on n'en parle pas. On ne dit pas que tout est en train de partir car tout a été bétonné pour les hôtels de luxe. J'ai envie d'initier un débat sur l'écologie“, dit-il. Cela est tellement nécessaire que les Mauriciens sont happés par la fiction télévisée et se laissent modeler leur comportement par elle. „J'ai eu l'impression de vivre dans une sorte de feuilleton de soap opera. La façon d'être des gens s'inspire trop de la fiction, des séries indiennes dont l'image de la belle-mère et de la belle-fille qui ont un clash“, dit-il. D'ailleurs, il pense que si la figure du loup-garou a surgi, c'est bien davantage pour des raisons médiatiques que par résurgence d'un héritage ancestral.

Deux semaines avant le cyclone, „Le Loup-garou de Londres“ est passé à la télévision. Une version indienne était aussi au programme. Ceci est arrivé dans une société encore superstitieuse et au départ d'une religion, dont les dieux sont souvent mi-homme mi-animaux. Car la rumeur est partie d'un village à majorité hindoue pour accuser un village voisin à majorité d'origine africaine. Les journaux se sont ensuite attelés à renforcer ce mythe.

Teilen



Un récit sous influence

Dans „Hollanda“, Avildseen Bheekhoo campe le personnage d'un influenceur, qui vend de la crème blanchissante et qui apprend que l'île Maurice, qu'il a quittée, vient de disparaître. Il craque en live. Sa vidéo devient virale. La nouvelle provoque un dédoublement de sa personnalité. Un vieux trauma lié au loup-garou de 1994 et du cyclone Hollanda revient le hanter et fait réapparaître sa culture d'origine qu'il avait tendance à étouffer depuis son départ. „C'est un peu biographique, tu viens dans un nouveau pays, tu t'adaptes, tu gomes un peu ta personnalité, puis ça revient avec une force décuplée à un moment de ta vie. Je l'ai vécu.“

La distance lui a néanmoins permis d'avoir un regard critique sur son pays dont il regrette qu'il n'est pas devenu le bel exemple de vivre ensemble qu'il aurait pu être. „Une pièce de théâtre sur l'île Maurice, ce n'est pas très mauricien de faire ça, d'exposer son linge sale en public“, observe-t-il d'ailleurs. Si la pièce qu'il a peaufinée au Luxembourg sera destinée à un public occidental, il entend pouvoir toucher les Mauriciens, en donnant vie à son personnage sur les réseaux sociaux. Ce sera sa vie d'influenceur avant qu'il apprenne la disparition de la ville. Il a peaufiné les deux facettes de son travail, tout cela durant le TalentLab avec l'aide de la société parisienne „Enter.black“ spécialisée en expériences immersives dont est fait son art, et a travaillé avec une autrice, Edoxi Lionelle Gnoula, qui est là pour le diriger. Ils ont travaillé principalement sur la métamorphose et sur ce que peut dire le loup-garou pour sa défense. L'écriture de la pièce se poursuivra dans le cadre du Common Lab, une résidence itinérante entre Lisbonne, Maputo, Bobigny et Bruxelles, dans l'idée de présenter la première à l'automne 2025.

[Théâtre] Œil du cyclone et gueule du loup



De: Valentin Maniglia Dans Culture Mis à jour le 06/06/24 19:59 | Publié le 07/06/24 10:00



L'influenceur incarné par Avildseen Bheekhoo dans *Hollanda*, une pièce en partie autobiographique, se révèle par le lien oublié qui le connecte au loup-garou Touni Minwi.

Un loup-garou pour cristalliser les expériences personnelles, les urgences environnementale et politique et la recherche d'identité : c'est *Hollanda*, projet théâtral et immersif retenu par le TalentLAB et porté par Avildseen Bheekhoo.

En 1994, le cyclone *Hollanda* a dévasté l'île Maurice, provoquant un «blackout» de dix jours durant lesquels les «soap operas» qui donnaient rendez-vous aux habitants de l'île chaque soir devant leur télévision ont laissé place à un nouveau mythe, largement plus terrifiant : celui d'une créature aux allures de loup-garou. «Touni Minwi, personne ne l'a vraiment vu et tous les témoignages diffèrent, sauf sur un point : il est noir, et on le dit créé grâce à la magie malgache ou africaine», détaille Avildseen Bheekhoo le temps d'un café, avant de replonger dans l'énergie créative qui régit depuis une semaine son emploi du temps. Une légende «inventée par les Mauriciens, encouragée par la presse jaune pendant ces jours sans électricité» et qui a «permis tous les vices». À 33 ans, le metteur en scène est l'un des porteurs de projet de la 9^e édition du TalentLAB; *Hollanda* est sa façon à lui de retourner aux origines du mal. Une pièce qui puise dans l'intime, les expériences personnelles et le fantastique pour attirer l'attention sur une urgence bien actuelle.

«Faire de la thérapie au théâtre», voilà un poncif qui fait sourire Avildseen Bheekhoo, qui n'en revendique pas moins cette position. Et d'argumenter : «Les Mauriciens, on nous a pris d'un peu partout dans le monde pour nous mettre sur cette petite île : l'Inde, Madagascar, le Mozambique, la Chine... Depuis l'indépendance du pays, en 1968, il est très difficile de mettre le doigt sur une identité commune». Une «Mauricianité» systématiquement éludée par l'image de carte postale du pays, qui dissimule «beaucoup de racisme, de tabous et une montagne de problèmes post-indépendance qui, plutôt que d'être réglés, ont été continuellement balayés sous le tapis», explique l'artiste. En a résulté «une souffrance encore très vive» et un pays aux cultures multiples qui vire de plus en plus ouvertement à la dictature, malgré un soulèvement populaire permis par des réseaux sociaux «déliés de langues». En bon artiste, Avildseen Bheekhoo a une solution forcément radicale : dans *Hollanda*, il imagine l'île Maurice dans un futur proche, engloutie par les eaux.

«La scène ne suffit pas»

«Il m’a fallu du temps pour revenir à ma culture mauricienne», glisse encore celui qui a quitté l’île à 19 ans pour s’installer et étudier à Metz, où il est toujours basé aujourd’hui. Chronologiquement, l’expatrié a vécu «l’arrivée en Europe, l’adaptation et l’effacement d’une bonne partie de soi». «Quand tout ça te revient un jour dans la gueule, c’est puissance 10 000», lâche-t-il. Comme lui, le personnage qu’il incarne sur scène «est issu de la diaspora» : «C’est un influenceur, qui apprend la nouvelle tragique de la disparition de l’île durant un de ses « lives ».» Le point de départ d’un dédoublement de personnalité, qui se révèle par le lien oublié qui connecte le protagoniste à Touni Minwi. «C’était aussi le moyen de donner la parole à cette créature qui ne s’est jamais vraiment exprimée», un «bouc émissaire» qui symbolise ici, entre autres choses, une «sexualité réprimée».

“ *Il m’a fallu du temps pour revenir à ma culture mauricienne*

Pour cette pièce «immersive et transmédia», Avildseen Bheekhoo s’est entouré de Fanny Fortage et Harry Clunet-Farlow, «un duo d’artistes issu du mapping» pour la scénographie, et de la dramaturge, metteuse en scène et comédienne Edoxi Lionelle Gnoula. Pour Avildseen Bheekhoo, un cadre immersif permet d’amener sur scène les codes du monde des influenceurs, pour toucher un public européen qui risquait autrement de «n’en avoir rien à faire des problèmes de l’île Maurice»; mais aussi, grâce aux réseaux sociaux, sur lesquels se prolonge l’expérience *Hollanda*, «de toucher aussi les Mauriciens». Car pour un projet d’une telle envergure, «la scène ne suffit pas».

Aussi claires et définies qu’elles soient, les envies artistiques d’Avildseen Bheekhoo ne restent encore «que des idées, et la réalité du terrain peut tout faire changer». «Si j’arrive avec mes idées fixes, j’ai aussi envie d’être bousculé», dit-il. Entre ateliers, tables rondes et rencontres, il a abordé ses dix jours de TalentLAB comme «un terrain d’expérimentation», pour une pièce qui devrait évoluer vers l’épure, sans rien perdre de sa force. Mais pour l’instant, la résidence lui permet de «tester les différentes atmosphères et approfondir la question du dédoublement de personnalité». Aux Théâtres de la Ville, des liens se sont déjà créés avec Idio Chichava, qui a présenté mardi la performance *Vagabundus* : les deux se retrouveront à Maputo, au Mozambique, où Avildseen Bheekhoo fera l’une des quatre résidences du CommonLAB 2024, un programme européen de résidences itinérantes, qui l’emmènera aussi à Lisbonne, Bobigny et Bruxelles. De quoi enrichir et affiner le projet, avant sa création «en octobre 2025». D’ici-là, Avildseen Bheekhoo continue d’«encourager le vent de révolte» qui souffle à Maurice, «avant qu’il ne se transforme encore en une expérience ratée».